

HISTOIRE DES ÉCOLES PRIVÉES DE LA POSSONNIÈRE



" En classe, le travail des petits ", huile sur toile par Jean Geoffroy, 1889.

Bien avant la révolution de 1789, existaient déjà les écoles privées de La Possonnière. En 1739, l'école du bourg était située près de l'ancienne poste, route de Savennières. Une autre était au village de l'Alleud, dans ce qui s'appelle aujourd'hui la Bietterie.

L'école du bourg, école des "Pauvres filles du bourg de La Possonnière", était dirigée par Marie-Marguerite Joanne, envoyée par Madame la Supérieure du Bon Pasteur d'Angers. Les maîtresses furent, de 1739 jusqu'à la Révolution, Demoiselle Catherine Huguet, décédée en 1784, puis Demoiselle Marie-Marguerite Joanne, à qui succéda Mademoiselle Brétonnière.

L'école de l'Alleud avait pour maîtresse Louise Ménard, originaire de l'Alleud et enterrée à Savennières en 1809.

Monsieur de Romain a ouvert, dans son parc, une école en 1810. Jusqu'en 1815, cette classe était faite par une laïque. Une pensionnaire, Madame Renée Pasquier, de Saint-Gemmes-sur-Loire, fréquenta cette école pendant sept ans.

En 1826, une école pour filles fut bâtie dans le parc de Monsieur De Romain, qui sera dirigée par la communauté de Ruillé. [Édification de l'école, grâce à une donation de Mgr du Chilleau, archevêque de Tours, qui fut aumônier de la reine Marie-Antoinette et oncle de la comtesse de Romain \(école détruite et reconstruite en 1913\).](#)

Entre 1832 et 1835, Aimée Boumard, sur les instances du curé Yvon, créa la première école de garçons (maison de Madame Henri Gautier). On y apprenait à lire, à écrire et à compter.

La première école de garçons date de 1842. L'instituteur, Monsieur Rimbault, venait de Chemillé. En 1848 une classe est construite à l'emplacement actuel de la mairie. En 1851, Monsieur Rimbault est remplacé par Monsieur René Roess qui restera jusqu'en 1884. L'année 1851 est l'année de la création de la commune de La Possonnière.

En 1835, on faisait l'école chez François Gautier, dans une maison appartenant à Madame de Langotière, puis chez Madame Lefèvre Benoit.

Le père Mazet apprenait à lire et à compter dans la maison de François Freschaut, actuellement maison de Monsieur Boisson. La mère Auguste, servante dans le château de Monsieur de Sapinault, apprenait le catéchisme et à écrire aux petits garçons, Monsieur Mazet ne sachant pas écrire. La mère Auguste est décédée en 1889.



L'école Jeanne d'Arc en 1919.

C'est l'abbé Joncheray qui décide d'ériger une école de garçon. L'ouverture de l'école Jeanne d'Arc date de 1913. Madame Thore et ses enfants étaient propriétaires du terrain. Cette école fut construite avec les aides financières de l'abbé Dersoir, ou Dersoue (neveu de l'abbé Joncheray), des familles Hastron et de Lagérie, et par Monsieur le comte René de Romain. Monsieur Garin, architecte, en a fait les plans et suivi gracieusement les travaux. L'école prit le nom de Jeanne d'Arc.

En cette année 1913, l'école St-René, celle de 1826, est détruite pour être reconstruite dans une partie du parc du château de Romain. Le 2 novembre 1914, il y a une bénédiction des deux écoles.



Fête de l'école St-René, la photo est prise devant l'ancienne poste.

Grâce à M. de Romain, Marie Barbarin commence à suivre pendant cinq mois des cours à La Croix-Rouge d'Angers, mais en 1932, de retour à La Possonnière, elle apprend que l'école libre a besoin d'une monitrice pour les petits. Elle remplit son rôle d'institutrice pendant un an ; ensuite, elle retournera vers sa vocation qui est de soigner les malades.



En 1930, les propriétaires vendaient le tout sous forme de tontine. C'est dans les années 1960 que Monsieur l'Abbé Gaillard, curé de La Possonnière, entreprit de nombreuses démarches pour abolir la "tontine", forme particulière de gestion, et l'école Jeanne d'Arc deviendra propriété de l'Association des amis des œuvres sociales.



École St-René 1960-1961.

Vers 1970, l'école Jeanne d'Arc est une école gémisée et non mixte, c'est-à-dire une école de garçons autorisée à recevoir des filles. L'avenir est tourné vers la mixité. L'école des filles rue du Prieuré accueillera les enfants de la maternelle et le cycle 2. Le cycle 3 s'installe à Jeanne d'Arc. En 2002, la volonté de réunir sur un même site les écoles maternelle et primaire privées était primordiale. Un nouveau bâtiment est construit rue Marie-Barbarin.

En février 2003, les enfants de la Maternelle intègrent les nouveaux bâtiments plus fonctionnels et modernes. L'école change alors de nom pour s'appeler école Saint René.



École Jeanne d'Arc vers 1968/69.

Histoire des écoles privées de La Possonnière, présentée par Monsieur Henri Blanvilain,
à l'occasion de la journée " Retrouvailles " du 9 janvier 1993.
Avec complément tiré de l'ouvrage " [La Possonnière au XXe siècle](#) ".

Les doigts tachés d'encre violette

Quel sont les élèves qui n'ont pas eu leurs doigts tachés d'encre violette ? Depuis la fin des années 1960, les stylos à bille et les crayons feutre ont remplacé les porte-plumes. L'écriture à l'encre exigeait soin, application et obéissait à un certain rituel...



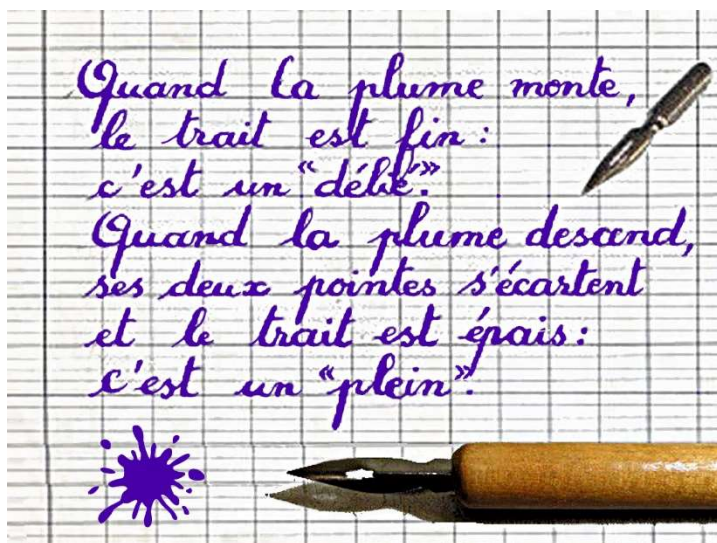
Jean Geoffroy (1853-1924) – Jour de classe huile sur toile, 1892

L'instituteur allait dans la cour avec une bouteille prévue à cet effet, munie d'une cartouche d'encre en poudre qu'il versait dans le litre. Puis, après l'avoir rempli d'eau, il secouait l'ensemble du mélange. Après avoir fixé sur le flacon d'encre un verseur métallique, il allait à chaque bureau remettre à niveau les encriers de porcelaine.

Au milieu du XIXe siècle, la fabrication industrielle de la plume d'acier permet la diffusion massive de ce produit, que l'acidité de l'encre classique corrodait. L'encre violette préparée avec l'aniline introduite dans le dernier quart du siècle n'avait pas cet inconvénient et est devenue la plus courante, notamment dans l'enseignement.

Les mots enflent ou se dégonflent avec les pleins et les déliés appris tous les matins sur des cahiers spéciaux où il fallait apprendre à tourner parfaitement la majuscule et reproduire la phrase sur le tableau noir que l'instituteur s'était appliqué à écrire avec sa craie blanche.

« Quand la plume monte, le trait est fin ; c'est un délié. Quand la plume descend, ses deux pointes s'écartent et le trait est épais ; c'est le plein »



Les plumes, « sergent major » pointues ou bien « gauloises » en forme de losange pouvaient gratter le papier à loisir, faire des calligraphies ou des « pâtes » selon l'adresse de l'élève.

C'était, comme le dit et le montre Doisneau, « le temps des doigts tachés d'encre ». Quelques années plus tard, le danger des plumes, l'incommodité de l'écriture et la facilité apportée par les nouveaux instruments épistolaires, ont relégué porte-plumes et fioles d'encre violette au fond des placards, adieu, pleins et déliés.

D'après Jean-Marie Darmian (2023) – Adaptation Pascal Jouy

Le bonnet d'âne



Théophile-Emanuel Duverger (1821,1898)

Bien avant le bonnet d'âne, il y eut la « place de l'âne ». Dans un ouvrage* écrit en 1654 à l'usage des maîtres, le pédagogue Jacques de Batencour décrit avec force détails cette étonnante punition. « Derrière la porte ou au lieu le plus sordide de l'école, où l'on mettra un petit râtelier avec du foin, un vieux morceau de bride de cheval [...], il doit y avoir, attaché au-dessus, un vieux bonnet de carte [carton] avec des grandes oreilles d'âne faites de cartes, qui y seront attachées, qu'il faut mettre sur la tête du paresseux, un petit ais [une petite planche de bois] d'un pied en carré, où sera peinte ou attachée la figure d'un âne et une petite attache pour le prendre ; il y aura quelques vieux haillons de tapis de droguet [un tissu grossier], pour servir de housse, ou de manteau sur le dos de l'âne » (**L'Escole paroissiale, ou la manière de bien instruire les enfants dans les petites escoles par un prestre d'une paroisse de Paris*).

Les châtimens corporels étant finalement interdits par la loi Guizot de 1833, le ressort de la punition devient moral, et les marques d'infamie, comme le bonnet d'âne, s'y substituent, avant d'être remplacées par les mauvaises notes. Dans les années 1880, des instituteurs, comme Marie-Clémence Fouriaux, s'opposent fermement à son emploi. En 1893, l'humiliant bonnet est déjà évoqué au passé : « Autrefois les maîtres d'école punissaient les élèves paresseux en leur mettant sur la tête le bonnet d'âne, qui faisait partie de tout mobilier scolaire ». Depuis lors, considéré comme un accessoire de mauvais traitement et disparu des écoles depuis les années 1960 sous la pression des parents indignés, le bonnet d'âne a été banni par l'Éducation nationale. Les punitions se sont transformées en travaux et exercices supplémentaires (les lignes d'écritures entre autres), en retenue, en " colle ".



" Bonnet d'âne " Par Eirick Prairat et Wikipédia – Mise en forme Pascal Jouy.